

Un melting-pot vivant



Guy Hoffmann

Une université, c'est évidemment un emplacement géographique.

Une université, ce sont aussi des cours, des enseignants, des chercheurs. Mais avant tout, une université ce sont ses étudiants.

Un peu à l'image du pays, l'Université du Luxembourg est un vivier de diversité culturelle. Nous sommes allés à la rencontre de cinq étudiants, Luxembourgeois ou non, aux parcours divers caractéristiques de la population universitaire.

«Je me sens bien ici, tout simplement». C'est la réponse que l'on obtient de Laurence Streitz, étudiante luxembourgeoise de 25 ans, actuellement en dernière année de «bachelor» en sciences sociales et éducatives. Que l'on se détrompe: Laurence est loin de correspondre au cliché de l'étudiante trop frileuse pour quitter le confortable cocon grand-ducal. D'ailleurs, ce sont souvent ceux qui voyagent le plus qui apprécient au mieux l'endroit d'où ils viennent. En l'occurrence, Laurence a déjà passé deux années à Bruxelles et un semestre à Londres, dans le cadre du programme Erasmus. Et lorsqu'on lui demande comment elle envisage son propre avenir, elle ne peut pas dire s'il sera au Luxembourg ou ailleurs. De toute façon, cette jeune femme qui semble éternellement enthousiaste collectionne les activités: étudier est loin d'être son unique activité. Si elle commence à délaïsser son engagement au sein des scouts de la FNEL, c'est pour mieux se concentrer sur ses activités théâtrales ou bien ses jobs de free-lance au musée d'histoire de la ville de Luxembourg ou bien tout simplement de baby-sitter. Là non plus, Laurence ne correspond pas au cliché de l'étudiant luxembourgeois: elle tente de subvenir à ses besoins et avoue que le facteur économique a aussi joué un rôle dans sa décision de retourner au pays.

Mais en réalité, le désir actuel de Laurence de rester au Luxembourg est aussi la conséquence de ses engagements multiples. Si certains jeunes Luxembourgeois ont réellement besoin de quitter le

pays pour acquérir une ouverture d'esprit, d'autres ont déjà franchi ce cap de manière plus précoce. Résultat: une activité culturelle intense, un foisonnement de «petits projets en cours».

En fait, Laurence garde un oeil lucide sur le pays et son université en devenir. Luxembourg n'est certainement pas – ou pas encore – une ville étudiante. Les différents campus sont trop éloignés les uns des autres, ce qui ne favorise pas l'éclosion d'une atmosphère universitaire. De toute façon, l'avenir de l'université, cela semble désormais clair, ne se situe pas dans la capitale mais au sud du pays, sur les friches de Belval. Laurence semble regretter ce choix, ces friches lui paraissent trop stériles qu'une ville comme Luxembourg. Car contrairement aux idées reçues, elle considère que «l'offre culturelle y est très grande». Gros bémol toutefois, les transports en commun: «Je ne comprends pas pourquoi les transports publics en ville sont aussi mauvais. Dans les autres grandes villes, ils sont beaucoup plus efficaces». Ce qui la pousse à privilégier la voiture, non sans une certaine mauvaise conscience, mais cela s'impose souvent à une vie aussi active.

Toutefois, elle se montre satisfaite de l'université. Les cours y seraient de bonne qualité, même si certains enseignants éprouveraient plus de difficultés que d'autres à communiquer le contenu de leurs cours. Mais bon, ceci est le lot de tous les établissements universitaires. Par contre, ce qui pose problème, et d'autres étudiants nous l'ont confirmé, c'est la can-

tine «Le Croq» à Walferdange: trop petite, des menus trop onéreux pour une qualité médiocre et non végétarienne, un système chaotique et des horaires d'ouverture limités n'en font pas un lieu très convivial. Et ce ne sont certainement pas les distributeurs de sucreries qui satisferont tous les estomacs.

«Les gens boivent trop d'alcool et fument beaucoup trop». C'est ce qui déplaît le plus à Florina Clairvoyant, étudiante de 19 ans en deuxième année de droit au campus du Limpertsberg. Il est vrai que la culture bistrotière luxembourgeoise diffère fortement de la manière dont on sort en Martinique, l'île dont Florina est originaire. Pour le reste, Florina apprécie ce pays au climat si différent des Antilles. Il est vrai aussi qu'elle connaît ce pays depuis qu'elle est toute petite: alors que la plupart des Luxembourgeois profite des vacances pour rejoindre des contrées plus ensoleillées, Florina elle, venait régulièrement rendre visite à un membre de sa famille installé au Grand-Duché. De toute façon, Florina n'a pas beaucoup le temps de passer son temps dans des cafés enfumés, tant ses études de droit, et tout spécialement la préparation des cours, lui prennent du temps. Toute petite déjà, Florina «jouait à l'avocate». Il faut dire que la profusion de séries américaines mettant en scène cette corporation a certainement influencé un grand nombre de futurs juristes. Mais Florina, qui, pour son jeune âge, se montre déjà particulièrement disciplinée, envisage plutôt de revêtir la robe de magistrate – peut-être juge pour enfants – que celle d'avocate. Pour l'instant, elle doit surmonter cette deuxième année, où le volet «technique» et donc «barbant» comme elle le dit elle-même, du droit y est enseigné, alors que la première année de droit est plus générale.

Mais globalement, Florina est tout à fait satisfaite de l'université. Certes, de nouveaux problèmes ont vu le jour. Notamment des difficultés que les générations qui n'ont pas encore connu l'internet du temps de leurs études: si la communication électronique fait désormais entièrement partie de l'organisation de la vie étudiante, elle apporte avec elle son lot d'avantages et d'inconvénients. L'avantage étant la flexibilité et la communication rapide, il en résulte que les changements de dernière minute sont beaucoup plus fréquents. Par exemple, lorsque certains enseignants se décommandent: aux yeux de Florina, il est plus prudent de consulter ses mails avant de se rendre en cours, sous peine de courir le risque d'avoir fait tout le trajet pour rien. Et ceci est particulièrement pénible les journées où, de toute façon, qu'un seul cours était programmé.

Mais elle en a vu d'autres: lorsque l'on déménage de la Martinique pour s'inscrire dans une université du Vieux Continent, l'on est déjà rompu aux chicaneries admi-



Florina Clairvoyant

Timon Svoboda



nistratives. En tout, Florina a mis environ trois semaines pour rassembler tous les papiers nécessaires à l'inscription, tels que l'acte de naissance, le certificat d'études ou le livret de famille. Mais sinon, elle ne trouve pas trop à se plaindre. Il semble même que certains aspects de l'université enthousiasment un grand nombre d'étudiants. A l'instar de Laurence, Florina apprécie tout particulièrement l'organisation culturelle de l'université. C'est d'ailleurs un des aspects qui plaît le plus à Florina: le plus frappant aux yeux d'un étranger qui débarque au Luxembourg, c'est bien la réalité multiculturelle du pays, et a fortiori dans ce cas précis, de son université, dont, il faut le rappeler, la moitié des étudiants est d'origine étrangère. D'ailleurs, sa classe reflète cette hétérogénéité culturelle: sur les 80 étudiants dans sa classe de deuxième année de droit se côtoient, en plus des Luxembourgeois, des Français, des Allemands, des Camerounais, des Libyens, des Portugais ou encore des Russes.

Timon Svoboda incarne ce multiculturalisme: seul le nom de famille de cet étudiant de 24 ans indique que ces origines se situent au-delà des frontières du Grand-Duché. En effet, ses parents sont tous les deux tchèques, mais ont quitté assez jeunes l'ancienne république socialiste de Tchécoslovaquie, «mon père refusait de faire l'armée, mais ça, c'est une longue histoire». Le moins que l'on puisse dire à propos de Timon, c'est qu'au Luxembourg, il s'y sent bien. «J'entends beaucoup de monde dire du Luxembourg que c'est un pays ennuyant,

Un melting-pot vivant



Jean-Xavier Manga

mais moi, je m'y sens bien. Et de toute façon, beaucoup de choses me lient ici», explique-t-il d'emblée sa situation, comme si elle devait être cocasse. Comme s'il devait s'excuser de ne pas vouloir quitter son pays lors de ses études – ce qui est par ailleurs le cas de la plupart des étudiants à travers le monde – il souligne toutefois que cela «ne veut pas dire que je ne m'intéresse pas au reste du monde». Et trouve tout de même qu'il n'est pas si mauvais de partir pour un semestre à l'étranger. Cette obligation faite aux étudiants de fréquenter une université à l'étranger pendant un semestre peut parfois confiner au ridicule lorsque un étudiant a de bonnes raisons de ne pas quitter son lieu de résidence. Ainsi, Timon a fréquenté l'université de Sarrebrück: «Mais j'ai fait en sorte de n'avoir cours que du mardi au jeudi, pour avoir un long week-end au Luxembourg». Car voilà, il y a déjà sa copine, de laquelle il ne veut pas se séparer. Et comme ses parents estiment qu'il est en âge de subvenir à ses besoins, comme eux à l'époque de leurs propres études, il poursuit également des activités rémunérées. Et, de toute façon, ce jeune homme aux multiples activités ressent tout simplement le besoin d'être entouré de ses proches: copine, famille, amis. «Peut-être ai-je tout simplement peur de la solitude», dit-il.

Ainsi, depuis deux ans, il travaille pour le service communication de l'Université du Luxembourg à raison de dix heures hebdomadaires. «C'est un travail relativement diversifié et assez bien payé, à savoir onze euros de l'heure», explique-t-il. En plus, il donne des cours de rattrapage. Ensuite, il occupe un poste à temps plein de remplacement dans l'enseignement fondamental. C'est que cette année est un peu particulière et fort peu agréable. En effet, étant donné que l'université ne connaît pas, comme les autres à l'étranger, des sessions de rattrapage en septembre, il doit attendre le mois de janvier pour passer deux examens complémentaires – de «rattrapage» – qui lui valideront son bachelors (il est en 3e année d'économie). En gros, il perd une année qu'il comble avec du travail. «Cela me fait au moins un peu d'argent», dit-il résigné. Et après tout, une expérience professionnelle non négligeable. Car si son job à l'université consiste entre autres à classifier des dossiers, il a également participé à la réalisation d'un DVD ou recherché tous les articles journalistiques à propos de l'université depuis sa création.

Reste que l'argent n'est pas ce qu'il y a de plus important à ses yeux: «C'est souvent la fausse idée que les gens se font de l'étudiant en économie: ils pensent qu'on ne s'intéresse qu'à l'argent et qu'on rêve tous de conduire une BMW habillés dans des costumes de marque». C'est peut-être aussi pourquoi il n'a pas choisi de s'engager dans la voie d'études en «finances», mais plutôt de s'orienter vers un «master académique».

Abou Dramé



«L'étude de l'économie», dit-il lucidement, «permet de comprendre beaucoup de choses et je pense que cette discipline est particulièrement pertinente en ces temps de crise car elle permet aussi de mieux la comprendre». Timon, qui avait commencé par étudier l'histoire, avant de laisser tomber cette discipline par manque d'intérêt («en fait, il n'y avait que l'époque contemporaine qui m'intéressait vraiment et apprendre le latin ne me plaisait pas trop»), ne porte pas un regard étriqué sur la vie. S'il ne sait pas encore exactement ce qu'il fera après ses études, une chose est sûre: il préfère exercer un métier qui lui plaise, quitte à ce qu'il lui rapporte moins, financièrement parlant. Mais bon, Timon sait tout de même faire des compromis: en fait, au lieu de l'économie, sa véritable passion est le sport qu'il continue à pratiquer quotidiennement («c'est une drogue, mais probablement la moins nuisible»). Le problème, c'est que s'il s'était engagé dans des études de sport, les débouchés auraient été extrêmement limités et la concurrence très forte.

Au Sénégal aussi, la concurrence est très forte. En tout cas lorsque l'on revient à Dakar avec un *master* en droit mais sans expérience professionnelle notable. «C'est pourquoi, avant de retourner au pays, j'espère pouvoir exercer une activité professionnelle au Luxembourg quelques années après mes études», dit Jean-Xavier Manga, étudiant sénégalais en troisième année de droit. Cela fait trois ans déjà que cet ancien président du Cercle des étudiants africains vit au Luxembourg. «Je fais un peu partie

du décor!», dit-il en riant. Mais à l'image de Timon, cette année ne le fait que moyennement sourire. Comme lui, il doit attendre le mois de janvier pour rattraper dans des examens les deux cours qui lui manquent pour pouvoir continuer en *master*. «Ce qui fait que cette année est pour moi une année sabbatique». Cette situation est loin de lui plaire, car elle signifie qu'il perd une année. Et contrairement à un étudiant européen, il ne peut pas travailler plus de dix heures par semaine, ce qui est plutôt court financièrement. «Cela suffit tout juste pour couvrir les frais de bouche et de logement», dit-il énervé. Dommage en fait que l'université souffre encore de cette maladie infantile, car, comme l'affirme Jean-Xavier, «les conditions pour étudier sont idéales: le pays est petit et l'université est petite». S'il prend en compte l'accroissement indéniable du nombre d'étudiants à l'université, c'est probablement la seule évolution notable qu'il constate depuis son arrivée. En tout cas, s'il ne sait pas encore vraiment combien de temps il restera en Europe, le retour au Sénégal a pour lui valeur d'impératif moral: «Chaque enfant du Sénégal a le devoir et l'obligation d'apporter sa

contribution à son pays». Il est tout aussi conscient que l'Afrique en général regorge d'opportunités qui sont mal ou pas exploitées. Et c'est justement pour éviter que son pays et ce continent ne continue de se faire exploiter par les Etats-Unis, l'Europe ou la Chine qu'il veut participer au redressement de son pays. Pour lui, cela passera probablement par la coopération, secteur dans lequel il voit bien se dérouler sa carrière professionnelle.

La diplomatie, c'est également ce qui attire le plus Abou Dramé, 25 ans, sénégalais comme Jean-Xavier et en deuxième année de droit. Avant cela, il a déjà deux années d'anglais à la faculté de lettres de l'université de Dakar derrière lui. Ce qui lui permet aussi de comparer sa première expérience universitaire avec l'actuelle. S'il a déjà connu Paris, il dit tout de même se sentir assez «dépaycé» et même «impressionné, car ce pays est vraiment très différent du mien». Ce qui lui saute aux yeux, c'est évidemment le coût de la vie très élevé, surtout pour un étudiant. «A Dakar», explique-t-il, «l'on dort dans le campus même et c'est l'université qui prend en charge les frais de logement».

Il n'empêche qu'Abou s'est assez rapidement intégré dans la vie universitaire: il vient tout juste de prendre la vice-présidence du Cercle des étudiants africains. Abou n'en est pas à sa première expérience concernant l'engagement: même s'il dit ne pas s'intéresser à la politique, il a milité au sein de l'organisation des étudiants libéraux, organisation proche du parti du président du Sénégal, Abdoulaye Wade. Comme son camarade Jean-Xavier, Abou ressent déjà une forte responsabilité envers son pays: «Après mes études, je retourne au Sénégal. C'est dans l'intérêt de mon pays». Et s'il étudie le droit, c'est plutôt pour s'orienter vers une carrière diplomatique. Avec de tels étudiants, le Sénégal en particulier et l'Afrique en général, ne devrait pas trop se soucier de la «fuite des cerveaux». Et qui sait, peut-être que dans quelques années ou décennies, le Luxembourg pourra se targuer d'avoir contribué à former de futurs dirigeants africains.

David Wagner

Avec de tels étudiants, le Sénégal en particulier et l'Afrique en général, ne devrait pas trop se soucier de la «fuite des cerveaux».

Et qui sait, peut-être que dans quelques années ou décennies, le Luxembourg pourra se targuer d'avoir contribué à former de futurs dirigeants africains.

